

RENÉ HADDAD

LES AVENTURES  
D'IBIDEM  
SERPICON

*Roman*

*Postface de Georges-Olivier Châteaureynaud*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

La couverture des *Aventures d'Ibidem Serpicon*  
a été créée par David Pearson.

© Zulma, 2021.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
ou sur *Les Aventures d'Ibidem Serpicon*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



PREMIÈRE PARTIE

*Ibidem Serpicon*

## IBIDEM PREND LE BUS



Ibidem prend le bus. Les passagers, peu nombreux, sont répartis de telle façon qu'il ne peut s'asseoir qu'à côté ou en face de l'un d'eux.

Dans un premier temps, Ibidem reste debout. Discrètement, il détaille les places disponibles et occupées. Il ne sait pas encore s'il restera debout ou s'il s'assiéra.

Au fond, dans la rotonde, sont deux grands jeunes gens, façon rasta. Que l'un occupe quatre places, jambes écartées et bras reposant sur les dossiers contigus, tandis que l'autre n'en squatte que deux, donne à Ibidem l'envie de se rapprocher du premier.

Ibidem passe à l'acte : il s'assied au fond sur un des sièges de côté. Forcément, il donne du genou dans ceux du rasta. Celui-ci gare les siens un peu sur sa gauche et, comme si cette incursion pouvait servir d'argument à une discussion en cours, dit à son *frère* :

— Tu vois...

Ibidem qui s'intéresse comprend vite et cède à son envie de se mêler :

— C'est que vous en avez de longues jambes!

En effet, ce grand garçon, plus encore que son ami, dispose d'une volumineuse chevelure noire aux tresses moussues ainsi que de segments inférieurs particulièrement longs.

Il acquiesce avec réserve et poursuit sa conversation.

Elle se rapporte à la difficulté qu'il rencontre pour choisir une voiture, justement à cause de sa longueur générale et, spécialement, celle de ses segments. Son *frère* revient plusieurs fois sur la solution que constituerait l'acquisition d'une de ces fourgonnettes familiales en vogue :

— Une Espace, propose-t-il.

Et il la lui désigne dans la circulation.

Celui-ci, dubitatif, reprend l'idée que c'est un peu gros :

— Pour deux, dit-il.

Et Ibidem, perspicace, comprend qu'il vit en couple et qu'il n'a pas d'enfant.

Ibidem s'intéresse. Il écoute. Il les regarde gentiment et sans insistance. Il a encore envie de se mêler. Il dit :

— D'un autre côté, ce serait marrant de vous voir sortir d'une toute petite voiture, genre Austin.

Le rasta concerné ne se fâche pas. Il dit :

— Faut pas croire : dans ces petites voitures, il y a, devant, plus de place que dans les grandes. Austin, je connais pas bien. Mais il y avait une italienne toute petite...

— L'Isetta ? intervient Ibidem. Avec sa porte qui s'ouvrait sur l'avant ?

— Ah oui, c'est très vieux ça. Après, il y en a eu une d'italienne, avec deux portes sur le côté. Elle était très grande à l'intérieur.

Il lui dit tout cela gentiment mais en le regardant un peu de côté. L'autre regarde plutôt ailleurs.

Ibidem au bout d'un moment fait une dernière intervention :

— Je me mêle de vos histoires. J'exagère.

Le rasta concerné dit :

— Non. C'est comme ça. C'est normal.

Disant cela, il demande l'arrêt. Ils se lèvent.

Au revoir.

Salut.

Ils sont partis.

Ibidem Serpicon n'est pas mécontent de lui.

Il ne sait pas encore quoi faire de ces six places dont il dispose pour lui tout seul.



Ibidem s'est assis dans un square qui jouxte un grand hôpital parisien. C'est un square à l'abandon où se posent des ivrognes, des parias, des malades et quelques gens dits normaux comme lui. Enfin, normaux, à peu près seulement, sinon ils n'iraient pas s'asseoir là, à la merci de rencontres qui pourraient se révéler difficiles.

Ibidem n'est pas assis depuis un quart d'heure qu'il voit se diriger vers lui un homme, encore jeune, à la démarche chaloupée, mal assurée, très lente. Ibidem, qui a son carnet électronique en main, commence à le tenir plus fermement. Il ne le range pas dans sa poche car il ne veut pas montrer trop de méfiance.

L'homme s'arrête à deux pas et lui parle. Il sollicite la possibilité de lui parler. Il a de grands et beaux yeux verts au regard mouillé, battu, intense. Il est brun, les cheveux noirs bouclés, maigre.

Ibidem devine, en partie, plus qu'il ne comprend sa parole, tant il parle bas et si peu il remue les lèvres. Ibidem, parfois, le fait répéter ou acquiesce sans savoir à cette pauvre plainte que Hichem – c'est son prénom – lui adresse. Plus qu'une plainte, une demande d'être rassuré, lui semble-t-il, avec ses yeux

qui ne le quittent pas.

Au juste, Ibidem ne sait pas. Il ne redoute plus un vol. Il pense qu'il s'en tirera par quelque monnaie. Il a compris que c'est un malade de l'hôpital voisin, qu'il n'a pas le droit d'être dehors, qu'il a la tuberculose ou qu'il fait des examens pour savoir s'il est tuberculeux.

À ce mot, Ibidem ne bronche pas, ne recule pas, s'avance plutôt pour mieux l'entendre mais, tout de même, réduit ses inspirations pour éviter le bacille de Koch.

Ibidem, souvent, se sent perdu, sans défense, sans sécurité. Mais, à côté de Hichem, il se sent plus solide, plus plein, plus stable qu'un rocher. Forcément, Hichem est seul, il a peur, il est malade.

Ibidem ne sait pas si Hichem n'est pas ivre. Parfois des effluves qu'il penserait de vin lui parviennent. Peut-être Hichem est-il là chaque jour à jouer ce rôle déchirant à d'autres.

Mais peut-être pas.

Ibidem l'écoute, il lui sourit, il lui prodigue de la parole d'espoir, de réconfort, de reconnaissance. Il attend pour lui donner des sous.

Ibidem, qui est loin d'être riche, *qui ne saurait demander rien à personne*, a l'habitude de donner des sous à qui lui en demande. Un franc, deux francs, cinq francs. Mais le cas étant plus sévère, il ne sait



combien de sous il lui donnera.

Avant toute requête, il lui propose dix francs ; l'autre semble avoir besoin de plus ; Ibidem renâcle ; il rajoute cinq francs ; l'autre parle de cigarettes et de café ; Ibidem dit qu'il ne peut pas plus, s'excuse, mais farfouille au fond d'une poche et lui donne toute la menue monnaie qu'il y reste ; l'autre regarde dans sa main cet argent et semble satisfait.

Par son écoute, par ses mots, par ses sourires, par son argent, Ibidem Serpicon est sincère. Il cherche aussi à s'acquitter à bon compte du devoir qui l'obligerait à aller bien plus loin. Faiblesse, culpabilité, bonté pure, un mélange de tout cela, il ne sait pas ce qui l'engage envers les autres.

Hichem serre la main d'Ibidem, chaudement, un peu ragaillardi d'avoir été écouté, des paroles qui lui ont été dites, peut-être des quelques sous reçus. Hichem ne s'est pas assombri quand Ibidem a évité de lui passer son numéro de téléphone. Ibidem a dit qu'ils se reverraient, peut-être, dans ce square, qu'il devait voir leur rencontre comme un exemple de ce qui est possible, qu'il ne devait pas attendre plus de lui, qu'il y a d'autres *autre* et qu'il fallait surtout qu'il se renforce lui-même, qu'il se soigne, qu'il est jeune encore et qu'une deuxième vie pourra commencer pour lui *où il fera des miracles !*

Hichem a tapoté la cuisse d'Ibidem, il a souri et il est parti.

Maintenant que Hichem est loin, Ibidem souffle, se lève et part, doucement, d'un pas mal assuré.

Il pense éviter de remettre les pieds dans ce jardin.

Il pense oublier vite le numéro de chambre que Hichem lui a donné.

C'EST DU SUCRÉ, ÇA, MADAME ?



Dix-huit heures. Il y a la queue à la boulangerie.

— C'est du sucré, ça, madame ?

Voilà ce qu'Ibidem Serpicon demande à la brunette qui tient la caisse.

— Oui, elle fait.

— Mettez-m'en un, dit-il.

La plus âgée des deux vendeuses – la patronne sûrement – enchérit :

— Fourré au sirop d'érable avec des noix de pécan. Il n'y a pas plus sucré.

— Mettez-m'en deux, dit-il.

La plus jeune – une apprentie ? – ajoute pour faire comme ses aînées :

— C'est dans les forêts d'érables qu'il y a le plus d'abeilles qui font du miel. Alors, vous pensez si c'est sucré!

La brunette lève les yeux au ciel.

— Mettez-m'en trois, dit-il.

Tandis que la brunette les emballe, Ibidem Serpicon l'accompagne en disant :

— Je ne dois pas manger de sucré.

Elle lève la tête et le regarde.

— Mais, c'est sucré!

— Oui, j'ai décidé de me suicider au sucré.

— Qu'est-ce qu'il dit? fait la patronne.

— Il dit qu'il doit absolument pas manger de sucré.

La brunette le dévisage étonnée et narquoise, la plus jeune se retient de rire, la patronne hausse les épaules.

Et lui, Ibidem Serpicon, s'en va se suicider au jardin à côté.